

Pédagogues **branchés**

MOT DE LA RÉDACTION

Des pédagogues de la Faculté des sciences de l'éducation se sont rencontrés à la faveur d'un échange d'idées sur l'enseignement en ligne. Il s'agit des professeuses Thérèse Laferrière, Renée-Marie Fountain, Martine Mottet et du professeur Thomas Michael Power. Animée par la professeure Suzanne-G. Chartrand, cette rencontre a permis de dégager quelques idées principales consignées dans un document.

Thérèse Laferrière, Renée-Marie Fountain et Thomas Michael Power s'en sont inspirés pour rédiger les textes présentés en première partie de ce numéro.

Ceux-ci ont été soumis à d'autres collègues de diverses disciplines qui utilisent les nouvelles technologies de l'information dans leur enseignement. Il leur a été demandé de réagir à ces textes pour exprimer leurs propres commen-

taires sur l'enseignement en ligne. Pour cette deuxième partie, certains se sont attardés sur des points précis mentionnés par leurs collègues pédagogues ; d'autres ont ajouté des aspects inédits en complément de leurs propos.

*Ce numéro a été coordonné par
Suzanne-G. Chartrand et Jacques Rivet*

Vers une université en ligne de **calibre mondial**

Thomas Michael POWER

Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage

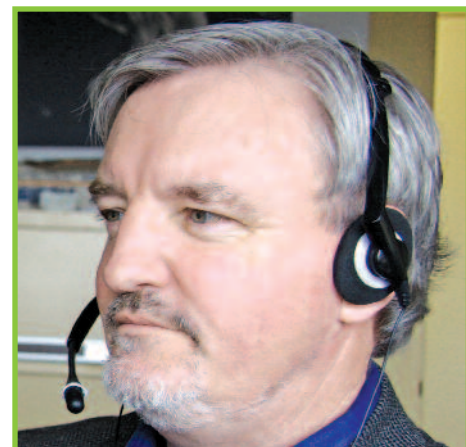
D'abord, j'aimerais aborder une question fondamentale : pourquoi enseigner à distance ? Pour les pionniers, c'était par souci de justice sociale et cette préoccupation continue d'être partagée par les professeuses et professeurs d'aujourd'hui. Tant et aussi longtemps qu'il y aura des gens qui vivront en dehors des grands centres urbains, et qu'ils n'auront pas accès facilement à l'université, il faudra utiliser les meilleures technologies dont nous disposons pour les rejoindre dans leur milieu. Il y a certes beaucoup de formules d'enseignement et d'apprentissage en ligne qui peuvent être utilisées. Il faut donc d'abord s'entendre sur les finalités pédagogiques avant de les choisir. Par la suite, il faut identifier les moyens les plus appropriés pour les atteindre.

Le modèle hybride

Depuis l'arrivée d'Internet, un changement de paradigme se manifeste dans les publications scientifiques sur l'enseignement à distance. On y parle de plus en plus de l'apprentissage en ligne. Et selon deux importantes études récentes

(Department of Education, 2009 ; 2010), le modèle hybride d'enseignement en ligne qui associe les potentialités du « présentiel » (présence sur place) et du « virtuel » (présence à distance), donne un résultat supérieur à ce qui se passe en salle de cours. Le qualificatif « hybride » signifie concrètement que certaines parties d'un cours sont offertes en classe, d'autres le sont en ligne. Et il est reconnu que c'est ce modèle associé à différents outils technologiques qui donnerait les meilleurs résultats pédagogiques.

L'apprentissage en ligne (AEL), malgré sa popularité depuis la dernière décennie, demeure néanmoins un phénomène marginal, puisque la plupart des étudiantes et étudiants continuent de fréquenter des établissements universitaires où la majorité de leurs professeurs enseignent en classe. L'AEL va demeurer marginal aussi longtemps qu'on n'aura pas changé la perception du rôle des professeurs en prenant en considération les capacités et les modes d'apprentissage des générations X, Y et bientôt C,



Credit photo : Jacques RIVET

laquelle a grandi avec les micro-ordinateurs et Internet. Un consensus se dégage des études sur le sujet : il faut optimiser l'intervention des professeurs et l'utilisation des technologies de manière à maximiser l'impact des deux sur le processus d'apprentissage des étudiants, harmonisation qui allie le potentiel des nouvelles technologies à l'expertise des enseignants.

Depuis l'avènement de l'enseignement à distance moderne à la fin des années 60, l'approche « produit » est devenue la norme selon un modèle d'industrialisation visant des économies d'échelle. Cette forme d'enseignement consiste à produire un « package » de matériel didactique et de le diffuser auprès des

étudiants tout en leur offrant le niveau d'encadrement qu'ils réclament. Cette manière d'organiser l'enseignement universitaire favorise un certain contrôle de la qualité. Mais à quel prix ? Étant axée sur un rythme d'apprentissage individualisé, cette façon a tendance à isoler l'étudiant et à provoquer parfois sa déception. De plus, l'approche produite modifie certainement le rôle des professeurs au point de ne plus être reconnaissable. La relation didactique est rompue. Cependant, devant les possibilités technologiques évidentes et les besoins d'apprentissage insatisfaits, la question est de savoir comment s'organiser et quel modèle retenir ?

Primo, outre le refus global des professeurs face à une industrialisation de leur université, il est devenu évident qu'on ne peut pas réaliser des cours en ligne de qualité sous forme de produit. On n'a tout simplement ni les moyens, ni l'expertise pour le faire. Mais, on peut, par contre, utiliser une technologie bidirectionnelle qui permet de mettre l'accent sur l'interaction, le dialogue et non sur la structure et le produit (matériels didactiques), une approche onéreuse à développer. Secundo, l'Université Laval

dispose maintenant d'une plateforme d'enseignement en temps réel, soit en mode synchrone, une acquisition relativement récente. Il est donc possible de faire des cours en ligne qui maintiennent la primauté de la relation didactique entre professeurs et étudiants. Tertio, cette technologie éducative permet même d'améliorer certains aspects de l'enseignement en l'enrichissant de toutes sortes de ressources émanant du Web 2.0.

Un lieu fondamental

Par ailleurs, je demeure toujours partisan d'un enseignement qui privilégie la salle de classe en tant que lieu didactique fondamental. Je crois que c'est là que se passe l'apprentissage dans le feu de l'action. Toutefois, on peut imaginer la classe comme étant autre chose qu'un lieu physique. Elle peut aussi être un lieu virtuel où il y a autant d'échanges et d'intensité pédagogique que dans une salle de cours habituelle. Depuis plus de 10 ans, j'enseigne en ligne à l'aide d'une salle de classe virtuelle. À titre d'exemple, 18 étudiantes et étudiants ont suivi mon récent séminaire aux études supérieures de divers lieux géographiques. Ils ont été

unanimes à préférer mon cours à ceux qu'ils ont suivis sur leur campus respectif, de même que ceux qui leur ont été offerts en ligne en mode asynchrone (suivis à leur rythme) seulement.

Certes, toute technologie exige un certain apprentissage de la part du professeur. Mais les plus récentes innovations sont extraordinairement conviviales, à tel point que beaucoup de leurs usagers peuvent s'en servir à la suite d'une formation sommaire de quelques heures. Avec le temps, ils apprennent à en exploiter toutes les potentialités selon le degré de leur curiosité personnelle.

En raison de ses multiples réalisations pédagogiques et scientifiques au cours des ans, l'Université Laval est devenue trop grande pour sa ville, Québec, et sa région. Elle dispose de tous les moyens nécessaires dont font partie en avant-garde ses professeurs pour accompagner sa transition vers son statut d'université en ligne de calibre mondial.

Lecture de textes et pédagogie participative

Renée-Marie FOUNTAIN

Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage

Dans un cours en ligne, il y a plusieurs façons de motiver à la lecture des textes. On peut utiliser des moyens visuels pour susciter l'intérêt des personnes qui y sont inscrites. À titre d'exemple, il y a un grand nombre de films, de réalisations animées ou de vidéos sur le Web (Teacher Tube). Un autre moyen, c'est le recours à l'emploi de cartes conceptuelles. Celles-ci visualisent les concepts et les liens logiques entre les concepts des textes. On constate aussi que les illustrations graphiques de textes fabriquées différemment par les étudiantes et étudiants facilitent la compréhension de leur contenu lorsque ces derniers se les échangent autour de ces cartes. Au moment de ce partage et de cette mise en commun, ils retravaillent autrement le contenu des textes et en saisissent mieux la structuration logique. Les étudiants sont souvent plus motivés à la lecture de textes quand ils doivent produire un travail de manière créatrice. Comment alors contribuer à ce que les étudiants deviennent des cocréateurs du contenu pour les motiver encore davantage ? Une solution possible, c'est l'emploi de nouvelles technologies participatives comme par exemple le Web 2.0.

Dans mes cours, j'utilise un cadre théorique, le « constructivisme communautaire », où les étudiants participent activement à la création de connaissances (via les applications Web 2.0 qui permettent une coconstruction des idées dans le temps), qui serviront à d'autres étudiants inscrits au cours dans l'avenir. Ainsi, la démarche participative et créatrice des étudiants contribue à l'amélioration du cours à long terme sans parler de la discipline dans laquelle ils étudient et, peut-être, de l'université toute entière.

Être libres de choisir

Une règle cependant doit être scrupuleusement respectée : les professeurs et professeurs doivent être libres de choisir s'ils veulent intégrer les technologies dans leurs cours. Si oui, il faut qu'ils soient libres de choisir les moyens technologiques qui conviennent à leur style pédagogique ainsi qu'au contenu de leurs cours. Autrement dit, ce sont des critères pédagogiques qui doivent guider leurs choix technologiques.

En ce qui a trait aux choix informatiques que l'Université fera pour les cours en ligne, je souhaite qu'ils ne soient pas imposés aux

professeurs. Ceux qui s'y intéressent pourraient commencer à les expérimenter à leur rythme. Certes, il n'est pas facile de connaître toutes les options qui s'offrent à eux. En effet, le développement des technologies s'effectue d'une manière extrêmement rapide aujourd'hui et les innovations échappent même quelquefois aux connaisseurs. Par exemple, en 2004, j'ai découvert, grâce à un professeur très curieux, des « wikis », des sites Web dont les pages sont modifiables par des visiteurs du site et qui permettent l'écriture collaborative de documents.



Credit photo: Jacques RIVET

Quand j'ai compris comment ces outils de collaboration étaient faciles à utiliser, je les ai intégrés immédiatement dans mes cours (toujours donnés avec des logiciels libres). Maintenant, je ne pourrais pas m'en passer. Ces « wikis » répondaient à l'objectif pédagogique principal de mes cours : faire en sorte que les étudiants puissent contribuer à la cocreation de leur contenu. Dans ce cas, je constate que la technologie est au service de la pédagogie et que c'est le principe à respecter quel que soit l'outil technologique retenu. Il faut donc aider les enseignantes et enseignants qui décident d'intégrer les nouvelles technologies à choisir celles qui conviennent aux contenus de leurs cours, aux buts pédagogiques qu'ils poursuivent

et à leur style d'enseignement, tout en les incitant à le faire à leur rythme personnel.

En guise de dernier exemple d'une application pédagogique de nouvelles technologies, je prendrai le cours de Michael Wesch, professeur assistant d'anthropologie culturelle à Kansas State University. Ce cours fut présenté par le professeur Wesch dans une conférence donnée à l'Université du Manitoba le 17 juin 2008. On peut en prendre connaissance sur le Web* ou en mentionnant son titre : « A Portal to Media Literacy ». Dans cette conférence, le jeune professeur décrit les moyens qu'il utilise pour accroître la participation des étudiantes et étudiants dans ses cours, qu'il s'agisse de groupes

restreints ou de grands groupes. Au tout début, il utilise un moyen imaginaire pour démontrer que les étudiants sont spontanément disposés à participer à la cocreation des cours. Il pose à un groupe de 150 étudiants la question suivante : « Combien de personnes parmi vous aiment l'université ? » Plus de la moitié de la classe lève la main. Puis il leur demande : « Combien n'aiment pas étudier ? ». Personne ne lève la main. Par la suite, il présente divers usages d'Internet et des nouvelles technologies en tant qu'instrument d'une pédagogie participative.

* www.youtube.com/watch?v=J4yApagnr0s

Une pédagogie en ligne pour un meilleur partage du savoir

Thérèse LAFERRIÈRE

Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage

Le renouvellement de plus en plus accéléré des connaissances transforme le rôle du professeur d'université, puisqu'il s'agit de préparer les étudiantes et étudiants à faire face à cette situation tout au long de leur carrière. D'ailleurs, n'exercent-ils pas déjà plusieurs fonctions professorales ? Ne participent-ils pas déjà à plusieurs projets au cours de leur vie professionnelle ? Je fais référence ici à des notions comme : l'apprentissage continu, l'économie du savoir, la gestion et la création de connaissances au sein des organisations. Nos diplômés auront non seulement à se tenir au courant des développements dans leur secteur, mais ils seront appelés à participer au développement du capital des connaissances et des compétences de leur entreprise, petite, moyenne ou grande.

La formation initiale et continue

Nous avons à leur fournir les bases nécessaires pour qu'ils se débrouillent bien, qu'ils sachent apprendre juste à temps, seuls et avec d'autres, et souscrire aux bons réseaux de connais-

sances dans leur domaine d'activité professionnelle. Les communautés de pratique sont en vogue et le Web favorise les échanges d'information, la collaboration dans la résolution de problèmes et la réalisation de projets. À quels réseaux, à quelles communautés de pratique appartenons-nous ? Lesquels jouissent de notre contribution pour l'élargissement, voire la consolidation de leur répertoire de connaissances partagé ? N'existe-t-il pas un pont, si virtuel soit-il, entre la formation initiale et la formation continue ?

Personnellement, lorsque j'interviens en formation initiale, je cherche à diminuer les exposés magistraux et à augmenter l'interaction avec et entre les étudiants. Je n'enseignerais plus sans une connexion Internet, sans un site Web où déposer des documents que les étudiants peuvent lire ou entendre, sans un forum électronique où il m'est possible de voir évoluer leur questionnement, leur contribution à un travail d'équipe. Plusieurs outils de télécollaboration, dont les forums électroniques, donnent



Crédit photo : Jacques RIVET

une visibilité à la pensée des étudiants. Dans les travaux individuels qu'ils remettent, ils ont l'occasion d'écrire en imaginant ce que nous, professeurs, voulons lire. À nous d'exercer le contrôle requis. Entre pairs, ils sont habituellement plus authentiques. C'est en énonçant ce qu'ils pensent, en confrontant leurs idées, que celles-ci peuvent évoluer. Les concepts acquis prendront ainsi davantage de sens à leurs yeux.

Pensées éclair

- Se servir d'Internet avec les étudiants participe de la nouvelle réalité. Cela n'a rien de virtuel, si l'on reste dans les limites du temps et de l'espace habituels !
- Tout cours qui n'est autre chose qu'un monologue de professeur risque de se retrouver en ligne d'ici quelques années. Cela lui permettra d'éviter les répétitions de contenus d'une année à l'autre et permettra également à l'institution d'élargir sa clientèle.
- Le professeur qui se fait l'intermédiaire entre le contenu et les étudiants prend un contenu et le transmet aux étudiants. Cependant, cela ne suffit pas. La valeur ajoutée de l'échange qui doit rompre le monologue de la transmission du contenu d'un cours est mon critère pédagogique principal. Quand peut-on dire qu'un cours magistral est bon ? Quand il n'est plus qu'un monologue. En effet, un cours magistral a tendance à être unidirectionnel et pas toujours captivant.
- La communication bidirectionnelle donne de la valeur à l'enseignement en ligne en mode synchrone. En d'autres termes, les cours axés sur la transmission d'informations (communication unidirectionnelle) peuvent être offerts en mode asynchrone. Si on se réfère à une tendance sociétale : le nombre d'intermédiaires diminue et, quelquefois, ils sont même éliminés.

- Les étudiants vont probablement demander plus de flexibilité en matière de participation aux cours. Il est urgent d'ouvrir sur les modèles hybrides (face-à-face et en réseau). Toutes sortes de belles occasions se présentent. Si les étudiants en salle de cours sont nombreux, le forum électronique devient drôlement important pour augmenter l'interaction sociale. Si on a peu d'étudiants, pensons aux études supérieures, on peut facilement aller chercher de 10 à 20 % d'étudiants de plus qui se joindront au cours par visioconférence. En ce moment, j'ai un étudiant français qui fait cela tous

les lundis de 22 h 30 à 1 h 30 du matin (heure de Paris). Deux de mes étudiants habitent à plus de 100 kilomètres du campus. Ils apprécient, quand le temps est mauvais ou que leur horaire est trop chargé, pouvoir se joindre au séminaire au moyen de cet outil de télécollaboration. L'automne dernier, une étudiante était appelée assez fréquemment à l'extérieur du Québec pour son travail, mais elle n'était jamais absente du cours.

- Il y a place pour plus de collaboration entre les institutions et entre les professeurs. Voilà une

façon de redécouvrir notre tâche d'enseignement. Il y aurait des allègements importants à faire en travaillant à monter des projets entre collègues de différents départements et de différentes universités. On pourrait très bien constituer des équipes interuniversitaires d'enseignement comme on le fait en recherche. Mais ça prendrait des incitatifs financiers...

- Sur les campus américains, on a constaté que les cours hybrides permettaient de réduire les rencontres du tiers, tout en conservant leur dynamique.

RÉACTIONS DE COLLÈGUES SUR L'ENSEIGNEMENT EN LIGNE

Les professeurs Sylvie Daniel, Marie-Christine Roy, les professeurs François Demers, André C. Drainville, Philip Knee et Jean Lefebvre réagissent aux textes de leurs collègues péda-

gogues sur l'enseignement en ligne. Chacune et chacun y va de considérations liées à sa propre expérience dans le domaine de la pédagogie universitaire. Chaque membre de ce

groupe informel de critiques situe ses commentaires dans le contexte du rôle fondamental de l'université dans la société de demain.

La distance n'a plus d'importance

Jean LEFEBVRE
Faculté de pharmacie

« La distance n'a plus d'importance », clamait la publicité de Bell Canada à une époque où la téléphonie constituait un monopole d'État. Plusieurs s'en souviennent encore et sont à même de réaliser aujourd'hui à quel point les avancées en matière de télécommunication ont rapproché les individus ces dernières années. Dans notre monde où les TIC, ces nouvelles technologies de l'information et de la communication, ne cessent de se développer, nos rapports les uns aux autres évoluent. Et la transmission des savoirs se démocratise à une vitesse fulgurante. Trois collègues, Thérèse Laferrière, Renée-Marie Fountain et Thomas Michael Power, nous proposent leur réflexion personnelle sur les perspectives pédagogiques que nous offrent les TIC et plus particulièrement, leur impact sur le développement de la formation à distance. À travers leurs expériences individuelles, ils nous questionnent sur les défis et les enjeux qui accompagnent l'utilisation du Web et des nouveaux médias dans nos enseignements aux étudiantes et étudiants.

Les défis

WebCT aura été pour plusieurs d'entre nous, professeurs et professeurs, l'occasion d'intégrer Internet dans notre enseignement. En s'initiant à cette plateforme au début des

années 2000, beaucoup ont ressenti de l'enthousiasme à l'idée de pouvoir rendre accessible du matériel pédagogique en ligne et de rejoindre les étudiants en d'autres lieux et moments qu'en salle de cours. Aux yeux des étudiants, un professeur sur Internet était « cool » : il recourait aux dernières technologies tout en sauvant des arbres, puisqu'il éliminait des notes de cours en format papier. En 2010, WebCT ne réussit plus à produire un tel effet auprès des étudiants. Il tomberait même en désuétude si on considère l'avènement des récents outils sur Internet, tels les réseaux sociaux Twitter et Facebook ou les sites d'hébergement, de partage et de recherche de l'information comme YouTube, Google, les blogs, les fils RSS, les Wiki, etc. Certes, un des grands défis en tant que professeur est de demeurer au fait de toutes ses nouveautés tellement prisées par les étudiants. Dans son texte, notre collègue Renée-Marie Fountain nous invite à prendre du temps pour expérimenter ces outils, à les découvrir et à demeurer curieux. Dans le contexte d'aujourd'hui, on ne peut plus les ignorer. Face à leur multiplicité, elle nous rappelle que nos choix technologiques doivent cependant être guidés par des critères pédagogiques.



Crédit photo: Jacques RIVET

Les enjeux

L'information est partout et les étudiants trouvent pratiquement tout sur Internet. Comment notre rôle de professeur est-il influencé par cette nouvelle révolution informatique ? Notre collègue Thérèse Laferrière y voit une occasion de réviser nos approches traditionnelles d'enseigner où, par exemple, nos bons vieux cours magistraux ne peuvent plus se résumer à un simple transfert de connaissances entre le professeur et ses étudiants. Pour sa part, Thomas Michael Power nous propose un modèle hybride d'enseignement qui allie les potentialités du « présentiel » (présence sur place) et du « virtuel » (présence à distance). Il faut donc repenser la « salle de cours », lieu tantôt physique tantôt virtuel où l'étudiant doit pouvoir sortir de son isolement intellectuel afin de participer à des échanges stimulants. Dans ce contexte, le professeur doit favoriser les interactions et le dialogue ; il ne peut plus uni-

quement mettre l'accent sur son matériel, mais il doit également se préoccuper du relationnel. Notre collègue Renée-Marie Fountain va encore plus loin en proposant que les étudiants, par le biais des fonctionnalités offertes sur le Web, deviennent les cocréateurs du contenu à enseigner, et qu'ils partagent, en quelque sorte, l'expertise du professeur. Cette démarche par-

ticipative et créatrice s'inscrit tout à fait dans la mouvance déjà bien établie chez nos plus jeunes étudiants « des réseaux sociaux » et des « communautés de pratique ».

Voilà donc beaucoup de matière à réflexion sur laquelle nous, professeures et professeurs, il faudra s'investir afin de rejoindre et d'in-

téresser ce monde en quête de savoir. Si la distance n'a plus d'importance aujourd'hui, elle demeure encore un vaste espace pédagogique à conquérir.

Une autre **pédagogie** est possible

André C. DRAINVILLE
Département de sociologie

Trois collègues des sciences de l'éducation ont écrit des textes qui mettent la formation à distance en rapport, pour le premier, au développement de nouvelles technologies, pour le second à la transformation de la tâche professorale, et pour le dernier au développement du capital des connaissances. Un autre contexte est pertinent à la réflexion collégiale sur la formation à distance: le lien entre la nouvelle société du savoir – que Thérèse Laferrière naturalise – et la montée du néolibéralisme global.

Le néolibéralisme prend forme à partir du milieu des années 70, dans les lieux constituants du capital transnational: la Commission Trilatérale, le Forum Économique Mondial, les rencontres de la société du Mont Pèlerin, les Business Roundtables, etc. Là, en vase clos, les concepts de contrôle néolibéraux (le monétarisme, la flexibilité organisationnelle, le juste-à-temps), sont amalgamés en programme d'ordre mondial. En son cœur est la transformation de la vieille société industrielle en nouvelle société du savoir: réseautée, performante et pertinente, elle répondra à plus de problèmes qu'elle n'en posera, accueillera la régulation marchande, reproduira tous les capitaux (humains, naturels, financiers), et s'organisera pour instruire la chaîne de montage globale (la production industrielle, avec son cortège de pollution et de relations sociales contraignantes, sera délocalisée ailleurs).

L'approche par compétences

Une pédagogie particulière est greffée à ce programme de transformation: l'approche par compétence, qui vise:

- un recentrement du travail intellectuel sur la résolution de problèmes (maintenant posés par l'État commanditaire d'enquêtes et d'études, appelant aux offres de services,

organisant ses troupes d'experts en réseaux de connaissances);

- une formation qui est la somme des compétences (et non plus un apprentissage qui est leur synthèse);
- une pédagogie rythmée par les exigences du marché du travail.

Colportée comme un recentrement de la relation pédagogique sur le sujet étudiant, la nouvelle pédagogie prétend qu'il n'y a pas de savoir qui ne puisse être parcellisé et pas de parcelle qui ne peut être transférée d'un professeur-formateur à un étudiant-client. Tout le sacré de la relation pédagogique est ainsi noyé dans les eaux glacées du calcul actuariel des compétences transférées. Il y a un siècle, alors que naissait la vieille société industrielle, Frederick Winslow Taylor souhaitait parcelliser le travail d'usine en tâches si simples qu'un singe bien entraîné « a well trained monkey » les aurait accomplies. Dans la nouvelle société du savoir, l'approche par compétences veut entraîner ce même animal au doctorat, par passage accéléré si possible.

C'est dans l'enseignement à distance que la pédagogie par compétence se déploie le plus à son aise et prend sa forme la plus claire. Dans le non-lieu cybernétique, en retrait de toute présence pouvant situer, ou signifier, le lien pédagogique, le savoir se constitue presque naturellement dans l'empilement suffisant de faits, de PDFs et de liens HTTP sortis de tout contextes signifiants; le lien pédagogique se limite grossièrement au transfert de connaissances instrumentalisées; et les étudiants-clients sont facilement réduits à l'état de consommateurs d'une formation qui leur donnera « les moyens de se débrouiller » dans le monde, par-



faits techniciens « just-in-time », amibes besogneuses branchées en continu sur le marché du travail. Sous l'égide de l'approche par compétence, l'enseignement à distance transforme l'université en un long secondaire court.

Un lien à rompre

Il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Une autre pédagogie est possible, mais seulement si le lien entre l'approche par compétence et l'enseignement à distance est rompu. Michael Power a raison d'insister sur l'intérêt des technologies synchrones (qui mobilisent à des fins didactiques l'énergie ludique des jeux virtuels et des porno chats), et sur l'équilibre entre distance et coprésence; Renée-Marie Fountain a raison de relever l'expérience des communautés d'apprentissage virtuelles. Pour inventer cette autre pédagogie – et permettre que neuf siècles d'enseignement universitaire ne disparaissent en trois clics de souris – il faudrait aussi connaître l'histoire de Compumentor, celle de LABNET et d'ECONET dans les années 1990, les cours à distance de ViaCampesina, ceux du Virtual Seminar in Global Political Economy, et une multitude d'autres expériences d'enseignement virtuel critique.

Un virage incontournable

Sylvie DANIEL
Département des sciences géomatiques

Lorsqu'il s'agit de discuter de la mise en ligne des cours et de l'augmentation de l'offre de cours de ce type, il n'est pas toujours aisé de savoir à quoi les différents interlocuteurs font référence. Comme le démontrent les textes des collègues, l'enseignement en ligne présente différentes déclinaisons et facettes : la mise en ligne de matériels didactiques ; l'usage de technologies émanant du Web 2.0 ; la présence à distance à l'aide de classe virtuelle, voire d'environnement virtuel tel que « Second Life ».

Les forums

Concernant l'approche de mise en ligne de matériel didactique, ma propre expérience rejoint les arguments mentionnés dans le texte de Thomas Michael Power : le professeur est « décorrélé » de l'apprentissage de l'étudiant. Il devient difficile de savoir à quel rythme les étudiantes et étudiants progressent dans leur programme d'études et s'ils assimilent la matière. Les forums peuvent être des outils efficaces en ce sens. Mais ils ne sont pas aussi immédiats que le retour que l'on peut avoir en classe. Il est aisé de percevoir, visuellement, si l'explication d'un concept a été comprise juste en regardant le visage des étudiants.

Les textes proposés font allusion à plusieurs reprises à l'usage des technologies, notamment à celui du Web 2.0, comme une voie d'amélioration de l'enseignement. Je rejoins cette opinion. Mais, selon moi, l'usage de ces technologies peut se faire aussi bien dans un enseignement en classe qu'en ligne. Je pense que ce qui est spé-

cifique à l'enseignement en ligne, c'est la capacité de rejoindre les étudiants à distance et l'outil utilisé joue un rôle crucial en termes d'efficacité de l'enseignement. La salle de classe virtuelle me semble, dans ce contexte, un bon compromis. Elle offre une interaction immédiate avec les étudiants, la possibilité d'enseigner sa matière dans un mode proche de celui de la classe. Ayant expérimenté une telle salle de classe virtuelle, mais dans un contexte différent de celui d'un cours en ligne, je peux néanmoins confirmer la simplicité de prise en main de l'outil et de son adéquation comme instrument d'échange à propos d'une thématique. Si les auteurs des textes proposés soulignent l'efficacité de tels outils pour des séminaires, je m'interroge cependant sur leur efficacité dans le cadre de cours plus théoriques impliquant de grandes cohortes.

Une communication bidirectionnelle

Comme le souligne Thérèse Laferrière, il faut de la communication bidirectionnelle pour donner de la valeur à l'enseignement en ligne en mode synchrone. Cela signifie qu'il faudra former et appuyer les professeures et professeurs afin qu'ils sachent comment mettre en place, dans leur cours, les éléments qui garantiront cette communication bidirectionnelle. Par conséquent, l'investissement sera, selon moi, moins dans le temps d'apprentissage des outils logiciels, mais plus dans la pédagogie associée aux cours en ligne. Dans ce contexte se pose la question des incitatifs qui



Credit photo : Jacques RIVET

pousseront les professeurs à s'orienter vers des cours en ligne.

Pour ce qui est des cours hybrides, le concept me semble pertinent puisque cela vient répondre aussi à la demande des étudiants qui sont à l'université et qui souhaitent avoir des cours en « présentiel ». Par contre, je m'interroge sur les moyens qu'une telle configuration exige (visioconférence ?) et si le coût qui lui est associé ne sera pas un facteur limitant le choix d'un tel mode d'enseignement.

Comme mes collègues auteurs des trois textes proposés, je pense que le virage vers l'enseignement en ligne est incontournable. D'abord, afin d'être en phase avec la demande de la clientèle actuelle et le potentiel de formation à l'international qu'il représente. Puis, pour être en concordance avec les approches de formation continue répandues dans le monde professionnel (ex. webinars). Mais il faudra appuyer les professeures et professeurs en termes de ressources tout autant que de formation afin de les aider durant cette transition pédagogique et de les inciter à s'adapter à ce nouveau mode d'enseignement.

Diversifier les expérimentations

François DEMERS
Département d'information et de communication

L'ordinateur portable, dans tous ses supports, et le Web offrent aux professeures et professeurs des adjuvants à l'enseignement en salle, des producteurs de « présentiel » virtuel (communication synchrone) aussi bien que des possibilités de cours totalement à distance. L'utilisation de ces outils pose à des degrés divers d'importants défis de gestion : du temps, de l'argent, du cheminement pédagogique. Des passages de chacun des trois textes pro-

posés par nos collègues pédagogues peuvent être inclus dans cette problématique.

De quelques défis

Défi de gestion du temps, puisque le professeur doit apprendre à maîtriser ces outils, et à réactiver constamment sa maîtrise, étant encore dans le cycle des expérimentations et des innovations en cascade. Défi de gestion du financement, puisque la filière technique qui fournit

l'infrastructure (équipements, logiciels, périphériques, progiciels et logiciels) coûte cher.

Défi de gestion des cheminements pédagogiques dans les cours, puisqu'il faut découvrir où peuvent s'insérer les nouveaux outils.

Mon expérience de deux cours à distance, totalement médiatisés par Internet, et de quelques autres applications des nouveaux outils m'a

convaincu de la nécessité, pour des raisons de bonne gestion du temps, de ne pas s'aventurer seul, du moins pas pour longtemps, sur ce terrain. Il vaut mieux s'insérer dans une équipe où certains, pour des raisons personnelles ou de contenus à enseigner, explorent constamment les nouveautés technologiques.

La plus grande partie des coûts de la mise en place, de l'entretien et de l'opération des infrastructures de la nouvelle communication en réseau sont largement invisibles. En effet, ceux-ci sont distribués dans les frais généraux de l'université, dont les salaires du personnel, ou absorbés par les fonds de recherche. Ils affleurent cependant de plus en plus dans les comptabilités départementale et facultaire. De gré ou de force, partout, ils deviendront bientôt des enjeux explicites.

Le savoir versus le diplôme

C'est sans doute par la réponse au troisième défi, celui du cheminement pédagogique pertinent pour chaque cours, que les deux premiers trouveront une réponse satisfaisante. En effet, le projet d'utiliser les possibilités offertes par la

technologie dans un cours fait émerger des aspects de l'acte d'enseignement qui restaient auparavant largement dans l'implicite. Au premier chef : quelle est la motivation des étudiantes et étudiants auxquels il s'adresse ? Sont-ils des apprenants ou des aspirants au diplôme ? Dans le premier cas, la pédagogie pourra ouvrir sur l'interaction et l'auto-apprentissage, en classe ou autrement. Dans le second, il faudra bien se mettre et se maintenir sur les rails dans la bonne direction. Un deuxième groupe de questions porte sur la place du cours dans le programme. L'entrée en dialogue plus ou moins intense entre « étudiants et professeurs » doit être ajustée selon le profil du cours spécifique, et les outils informatiques choisis en conséquence. Un autre niveau d'interrogations concerne les objectifs du cours. Celui-ci vise-t-il principalement l'apprentissage de connaissances, simples et stables : une greffe spectaculaire est possible.

L'application pédagogique va cependant se compliquer si le cours vise surtout l'apprentissage de la pensée et/ou de la recherche. Les applications sont encore trop coûteuses en



Credit photo : Jacques RIVET

temps et en énergie, trop peu avancées et trop inégales selon les domaines, pour que se dégagent les recettes éprouvées. En attendant la reconnaissance conviviale de la voix et les exercices assistés par des robots intelligents, nous devrions nous entraider dans des expériences locales, pour augmenter une expertise diversifiée couvrant un large spectre d'usages. En matière de communication, l'avenir, même proche, reste imprévisible

Une impression d'éloignement de sa communauté

Marie-Christine ROY

Département des systèmes d'information organisationnels



Credit photo : Jacques RIVET

Mes collègues ont décrit quelques-unes des nouvelles possibilités qui s'offrent à nous pour transmettre notre enseignement à travers les technologies Web. En effet, une variété d'outils, par exemple les classes virtuelles, les plateformes de collaboration du Web 2.0, les vidéos en ligne, peuvent venir enrichir les méthodes pédagogiques existantes et permettre la transmission plus efficace des connaissances.

Il serait intéressant de se pencher sur une des tendances actuelles qu'entraînent ces outils, la délocalisation complète de l'enseignement où

le professeur et les étudiants n'ont jamais l'occasion de se rencontrer en face-à-face, toutes les interactions s'effectuant via le Web. Depuis quelques années, plusieurs se sont transformés en professeurs virtuels, donnant leurs cours entièrement en ligne et de manière asynchrone. Cette forme d'enseignement convient bien dans des conditions où les groupes sont en majorité composés de personnes ayant des fuseaux horaires variés, des périodes de disponibilité restreintes, comme lorsque l'on s'adresse à des étudiants à temps partiel ou lorsque la taille des groupes est grande.

Le manque de liens

Malgré les avantages de l'enseignement en ligne asynchrone, le contexte est peu favorable à l'établissement de liens sociaux. Bien que ces derniers ne soient pas strictement nécessaires à l'apprentissage, plusieurs ressentent néanmoins un manque de ce point de vue, tant du côté de l'étudiant que du professeur. La relation virtuelle ne sera jamais équivalente à celle du face-à-face, mais le sentiment de socialisation peut tout de même être incorporé dans un cours de différentes manières.

Ainsi, un forum de discussion où les étudiants sont amenés à échanger sur différents sujets, permet d'établir l'impression de faire partie

d'un groupe et diminue l'effet d'isolement qu'apporte l'enseignement à distance. De même, la réaction rapide du professeur aux courriels et messages donne le sentiment de présence et brise aussi l'effet d'isolement. Ceci exige, par contre, que le professeur se manifeste de manière régulière, idéalement une fois par jour, dans le site du cours.

Plus de la moitié de mes étudiants préfèrent avoir une vidéo où ils voient le professeur plutôt que d'entendre seulement sa voix. Bien que je n'aie pas d'explication précise à propos de cette préférence, la présence physique du professeur semble avoir une importance significative à leurs yeux.

Quelques impacts négatifs

La mutation de la présence du professeur à l'état « virtuel » peut aussi entraîner des changements importants pour son rôle. Voici quelques impacts négatifs que l'expérience souligne fréquemment.

En salle, le professeur développe fréquemment des liens de mentorat souvent permanents à travers les années avec ses étudiants. Ces liens sont toutefois quasi impossibles à établir sans le face-à-face.

Les professeures et professeurs d'expérience ont développé des habiletés liées à la salle de classe comme, par exemple, solliciter l'attention des étudiantes et étudiants à l'aide d'un répertoire d'histoires à raconter, bâti à travers le temps, pour illustrer des éléments de théories. La for-

mation en ligne offre une opportunité moins grande pour exploiter ces habiletés.

Enfin les connaissances « tacites » du professeur sont plus difficiles à transmettre à l'aide des moyens technologiques de communication. Et la

délocalisation de l'enseignement par sa mondialisation peut lui donner l'impression qu'il contribue significativement moins au développement de sa communauté d'appartenance.

Ralentir, s'interroger !

Philip KNEE
Faculté de philosophie

Les technologies nouvelles peuvent jouer un rôle dans l'enseignement universitaire, mais attention à la précipitation aveugle ! Si on a justifié à l'origine les cours à distance par certains besoins spécifiques, cela a été oublié à l'Université Laval. Mis au service d'un recrutement massif, ces cours doivent, selon la direction de l'Université, être généralisés à tous les programmes et à tous les niveaux d'études. Se développeront-ils, resteront-ils aux 10 % actuels ? Seul le marché décidera, non l'idée qu'on se fait de l'université et de l'éducation ; et là est le problème. En attendant, les professeures et professeurs sont sommés d'y participer (même de devenir « responsables » de cours qu'ils n'ont pas conçus), alors que cette politique est conduite en l'absence de réflexion sérieuse sur les objectifs poursuivis et sur les conséquences possibles.

Une absence de réflexion

La Commission des études, par exemple, à laquelle on a demandé de « réfléchir » sur cette politique, n'a pas proposé la moindre réflexion. Un seul argument a été avancé par le responsable du dossier, irrité qu'on s'interroge sur le bien-fondé d'une politique déjà appliquée : ces cours financent 10 % des salaires des professeures et professeurs, donc... D'autre part, le Service de pédagogie a consacré des ateliers à « détruire le mythe » selon lequel il y aurait des innovations techniques que ces nouveaux cours ne pourraient pas employer. Or, personne ne propose – pour l'instant – que

l'Université Laval devienne une université entièrement à distance, parce que chacun sait que quelque chose de précieux serait perdu. Le « mythe » est donc plutôt raisonnable, même si ce qui serait perdu est difficile à définir avec précision (mais si l'on veut des certitudes simples, il faut se faire commerçant, pas éducateur).

De fausses évidences

En plus de négliger ces enjeux, on invoque de fausses évidences. Je prends deux exemples dans les textes des collègues.

- La « cocréation » de connaissances et de cours par les étudiants. Ceux-ci, déplore-t-on, écrivent dans leurs travaux ce qu'ils imaginent que les professeurs veulent lire, alors qu'entre eux ils sont plus « authentiques ». En valorisant ainsi la communication telle qu'elle a lieu entre étudiants, on veut réduire le travail universitaire classique (réfléchi, nourri par les attentes que le professeur a présentées dans son cours) à une authenticité immédiate, spontanée, supposément créatrice. Puisque la société tend à diminuer les intermédiaires, dit-on, le processus éducatif devrait faire de même, et les cours à distance nous rapprochent de cet idéal. Or, derrière les formules séduisantes (cocréation, participation active de tous), se cachent une liquidation de ce qui est le propre de l'éducation et une déresponsabilisation de l'enseignant. En effet, il est l'intermédiaire par excellence qui stimule l'étudiant par ses attentes et qui lui permet de se dépasser en se mesurant à elles.



Crédit photo : Jacques RIVET

- La libération des contraintes de temps et d'espace. On se félicite de ce que les étudiants puissent rester chez eux « quand le temps est mauvais ou leur horaire trop chargé ». Mais on encourage ainsi une dérive « consumériste » qui est déjà forte à l'université. On incite les étudiants à devenir des touristes de passage, consommant ponctuellement un « fast-food » éducatif entre deux autres activités, ou en même temps qu'elles. On affaiblit la concentration et l'engagement personnel (notamment le sacrifice de temps) qui sont des conditions nécessaires pour qu'une expérience éducative ait lieu. La massification des universités produit sans doute ces effets, mais faut-il les accentuer et se réjouir de ressembler de plus en plus à un centre d'achat ?

Que faire ? Non pas tourner le dos à ces technologies, mais d'urgence, ralentir, circonscrire avec prudence les conditions qui les rendent utiles, et multiplier les interrogations sur leurs effets à long terme. Dans quelques années, nous aurons peut-être une grosse machine de « calibre mondial », mais à quelle fin ? Il n'est pas impossible, réflexion faite, que nous préférerions (j'ose à peine le suggérer) une université plus petite qui remplisse soigneusement sa mission.

Équipe éditoriale du SPUL-lien

Le SPUL-lien est le bulletin socioprofessionnel du Syndicat des professeurs et des professeures de l'Université Laval (SPUL). Sa coordination est assurée par les membres du Comité sur les communications. Son contenu est consacré à l'information à caractère socioprofessionnel, ainsi qu'aux enjeux actuels d'intérêt général pour les membres. Les échanges avec les lecteurs et lectrices sont encouragés (Spul-lien@spul.ulaval.ca). Les auteures et auteurs sont responsables de leurs propos et de leurs opinions.

- Colette Brin, Département d'information et de communication
- Philippe Dubé, Département d'histoire
- Suzanne-G. Chartrand, Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage
- Claudette Fortin, École de psychologie
- Marie J. Lachance, Département d'économie agroalimentaire et des sciences de la consommation
- Jacques Rivet, Département d'information et de communication
- Lucie Hudon, réviseuse

spul
SYNDICAT DES PROFESSEURS
ET PROFESSEURES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Pavillon Alphonse-Desjardins
2325, rue de l'Université
Bureau 3339
Université Laval
Québec (Québec) G1V 0A6
Téléphone : 418 656.2955 Télécopieur : 418 656.5377
Courrier électronique : spul@spul.ulaval.ca
Site Internet : www.spul.ulaval.ca

Ce document est imprimé sur du papier partiellement recyclé.